

La fleur du mal
Le film qui n'était pas là
La fleur du mal, France 2003, 104 minutes

Maurice Elia

Numéro 226, juillet-août 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48315ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Elia, M. (2003). Compte rendu de [La fleur du mal : le film qui n'était pas là / *La fleur du mal*, France 2003, 104 minutes]. *Séquences*, (226), 45–45.



Benoît Magimel et Mélanie Doutey

LA FLEUR DU MAL

Le film qui n'était pas là

La vraie histoire de **La Fleur du mal** commence sans doute au moment où le rideau tombe. Une bourgeoise au sourire vaguement hypocrite vient de remporter une victoire aux élections municipales et elle célèbre avec ses amis et collaborateurs dans le grand salon de sa demeure bordelaise. Sont absents des festivités (du moins jusqu'à quelques secondes avant la fin) les membres de sa famille. Son mari, sa fille, son beau-fils et Tante Line. La famille se reforme donc à la fin de la pièce dont les actes que Claude Chabrol a concoctés avec ses coscénaristes n'ont pas eu lieu. Ah oui, et l'un des membres de ladite famille gît mort à l'étage au-dessus.

Ce n'est pas la première fois que Chabrol nous fait le coup. Ses trois derniers films sont presque des copies de celui-ci. Car finalement que s'était-il donc passé tout au long de **Rien ne va plus** (1997), **Au cœur du mensonge** (1999) et **Merci pour le chocolat** (2000) avant que la lumière revienne dans la salle ? Trois films, trois fois rien. Chabrol semble être devenu le cinéaste de l'après. Presque de l'après moi le déluge. À 73 ans, il se dit que sa carrière de polémiste portraiturant les travers des cercles bourgeois contemporains est maintenant derrière lui et que le temps est venu de faire des films où ne compteront plus que l'ambiance, les (tout petits) coups bas et les (très maigres) esquisses de satire sociale. Et c'est ainsi qu'il crée, depuis quelques années déjà, de ces non-films, joliment enrubbés, où s'opposent le bien et le mal, le blanc et le noir, le lumineux et le sombre, sans même qu'on ait à les entre-apercvoir.

Jolie conception du cinéma, me direz-vous. Sans doute, mais tellement estampillée qualité A depuis des années que les cinéphiles vont se forcer, tout au long de **La Fleur du mal**, à rechercher la marque du maître d'antan sous tous ces beaux lambris de bois et de marbre. Ils poursuivront leur quête de plus belle, même si on s'évertue à leur répéter qu'elle n'est plus là, la marque de fabrique en question. Du moins pas celle qui frappait de sa griffe le fameux quadrille chabrolien des débuts, soit **Le Beau Serge**, **Les Cousins**, **Les Bonnes Femmes**, **Les Godelureaux**, grosso modo entre 1958 et 1960. Mais n'exagérons pas. Si Chabrol a changé, il l'a fait progressivement et ses productions couvrant les trois décennies intercalaires relèvent d'une période où peut-être, comme on dit, il se cherchait. Que l'on pense à son ère hitchcockienne (à laquelle certains essaient avec peine d'insérer **La Fleur du mal**) qui inclut entre 1969-

1973 : **La Femme infidèle**, **Que la bête meure**, **Le Boucher**, **La Rupture**, **Juste avant la nuit**, **Les Noces rouges**. Ou alors, plus tard (1982-1987) ses intrigues policières plus psychologiques que franchement à suspense : **Les Fantômes du chapelier**, **Poulet au vinaigre**, **Inspecteur Lavardin**, **Le Cri du hibou**. Enfin entre 1987 et 1995, son époque bénie du drame sociologique intelligent avec **Masques**, **Une affaire de femmes**, **Betty**, **L'Enfer**, **La Cérémonie**. Peu importe l'époque : il se passait des choses dans ses films-là, des actions étaient posées, des chamailles, des interrogatoires forcenés, des mouvements d'humeur.

Ici, Anne Charpin-Vasseur fait sa tournée électorale, Gérard Charpin ne l'approuve pas, François revient des États-Unis, sa demi-sœur Michèle, jolie comme un cœur, l'attend, Tante Line les aime tant, ces deux-là. Seulement voilà : il y a un secret de famille, dissimulé derrière tous ces sourires forcés. Et il ne nous sera révélé qu'à la toute fin, et en plus, lors d'un piètre monologue et sans flash-back.

Entre-temps, il n'y a donc pas eu film. D'où cette non-critique.

Maurice Elia

France 2003, 104 minutes — Réal. : Claude Chabrol — Scén. : Claude Chabrol, Caroline Eliacheff, Louise L. Lambrichs — Photo : Eduardo Serra — Mont. : Monique Fardoulis — Mus. : Matthieu Chabrol — Son : Thierry Lebon, Pierre Lenoir — Déc. : Françoise Benoît-Fresco — Int. : Nathalie Baye (Anne Charpin-Vasseur), Benoît Magimel (François), Suzanne Flon (Tante Line), Bernard Le Coq (Gérard), Mélanie Doutey (Michèle), Thomas Chabrol (Matthieu) — Prod. : Marin Karmitz — Dist. : Christal.